

est telle qu'elle ne me permet plus de trouver les mots qu'il faudrait pour vous dire toute ma reconnaissance. Je vous prie donc de m'excuser si je traduis mal l'émotion qu'au fond de moi-même je ressens si vivement. S'il est vrai qu'il existe dans la vie de chacun de nous une heure de plénitude, de joie rayonnante qui ressemble au bonheur, je vous donne l'assurance que je goûte cet instant dans toute sa pureté.

Laissez-moi pourtant vous redire combien je suis confus de tout le bien qui vient d'être dit sur mon compte. Je me demande avec inquiétude si je ne suis pas un reflet pâle du portrait assurément trop flatteur que, les uns et les autres, vous venez d'esquisser. Que votre sympathie me pare donc de merveilleuses qualités. Si je ne savais la part d'exagération qu'engendre l'amitié, je serais tenté de m'en enorgueillir.

Mesdames, Messieurs, quand je reçus, il y a quelques années, la M.A. de l'enseignement et la rosette de l'I.P., je crus avoir touché au faite de la gloire universitaire. Pouvais-je m'imaginer que, comme couronnement de carrière, mes chefs me réservaient la surprise du ruban rouge? Mais si j'en suis l'heureux bénéficiaire, je n'ai garde d'oublier que cette décoration dépasse ma personne et que, par dessus l'Annexe, elle s'adresse à l'E.N. de Bouzaréa tout entière et que c'est elle qui est aujourd'hui à l'honneur.

Je remplis un agréable devoir en adressant à M. Tailliant mes premières paroles de remerciement. En quittant l'Algérie, le grand chef — qui m'avait reçu dans son bureau de l'I.A. en 1913 — laissa dans les archives du Rectorat une première proposition pour la croix en ma faveur.

Soyez remercié à votre tour, Monsieur le Recteur; nouveau venu et ne me connaissant pas, vous avez bien voulu faire nôtre cette proposition, puis l'appuyant de l'autorité de vos hautes fonctions, la renouveler jusqu'à ce qu'elle aboutisse.

Je soupçonne d'affectueuse complicité Monsieur le Vice-Recteur, mon Inspecteur d'Académie d'il y a plus de 25 ans dans le département de Constantine, et lui exprime toute ma gratitude.

Ma reconnaissance va également à M. l'Inspecteur d'Académie d'Alger, à M. Dumas, et à M. Dupuy, qui, de la meilleure grâce, entrèrent aussi dans le complot, M. Brunet et notre nouveau Directeur me marquant en la circonstance une confiance a priori dont je suis fier.

Je salue respectueusement M. l'Inspecteur général de l'Enseignement des Indigènes dont la présence parmi nous souligne l'intérêt qu'il porte à la pépinière des maîtres destinés à faire connaître la France en pays arabe et en pays kabyle.

Je salue aussi M. le Maire de Bouzaréa auprès de qui j'ai toujours trouvé un accueil affable et empressé.

J'adresse un salut cordial à mes collègues venus en ce jour de fête me témoigner une sympathie qui me touche.

Je vous remercie enfin, mon cher René, mon studieux élève d'il y a 10 ans, et toi, mon cher Lammari, des paroles élogieuses que vous me transmettez de la part de vos camarades, grands et petits. Elles me cau-

sent un plaisir très vif.

Mon cher Ginestet, en acceptant le parrainage de ma croix, vous élargissez à mes yeux la portée du geste bienveillant de l'Administration: vous le consacrez par un éclatant témoignage de l'amitié qui nous unit depuis bientôt un quart de siècle. Et c'est pour moi une joie profonde d'être fait chevalier de la Légion d'honneur par le Conseiller départemental dont toutes les suggestions s'inspirèrent d'un haut souci de l'école, par le militant corporatif dont les avis ne furent que pondération et mesure, par le caporal de marsouins qui eut, au début de la guerre, la poitrine traversée de part en part, par le lieutenant de Sénégalais qui refusa d'abandonner la tranchée malgré ses blessures, par mon ami.

M. le Directeur, vous avez bien voulu, tout à l'heure, dire le bien que vous pensez de notre Ecole annexe. Je suis très sensible à cet hommage officiel rendu à nos communs efforts; permettez-moi d'en reporter la meilleure part sur mes excellents collègues.

M. Ginestet, dont l'éloge pédagogique n'est plus à faire; expert à ouvrir aux élèves-maîtres des aperçus pleins de sagesse et d'expérience.

M. Chas, dont les circonstances ont fait un spécialiste du C.P., déploie dans son domaine des trésors de patience, de bonté, de pédagogie souriante et analyse avec sûreté l'âme de ces petits qui, tous, l'aiment et ne demandent qu'à lui faire plaisir.

A M. Dépombs échoit une tâche pénible et délicate dont il s'acquitte avec zèle et compétence; tâche pénible car le cycle limité des leçons ramène sans cesse l'exercice fatigant entre tous, la leçon de langage destinée à pourvoir nos petits Indigènes des premiers rudiments de notre langue; tâche délicate parce qu'il s'agit de guider avec doigté des maîtres d'un certain âge vers l'acquisition d'une méthode d'enseignement, celle que vous avez appelée, Monsieur le Recteur, lors de votre première visite dans la maison, la « méthode de Bouzaréa » dont vous avez apprécié les résultats en A.O.F. et au Maroc.

Vous conviendrez, Mesdames et Messieurs, qu'un pareil Etat-Major rende aisée la tâche du directeur de l'Ecole annexe.

Et précisément, jeunes gens, j'avais eu l'idée de vous parler de la façon dont nous comprenons le rôle de l'Ecole annexe dans la formation professionnelle. Mais j'ai pensé que vous ne me pardonneriez pas d'introduire frauduleusement, dans le programme d'un jour de fête, une ennuyeuse page de pédagogie. Aussi bien, me sera-t-il plus agréable de vous présenter mes maîtres d'autrefois, ne serait-ce que pour montrer à ceux qui ont médité des directeurs qu'ils les connaissent mal, en attendant qu'ils soient punis de leur mauvaise action par des nominations de directeurs.

Ce fut, en premier lieu, à Cherchell, M. Dominique. Celui-ci m'enseigna, au sortir de la Section, la ponctualité la plus stricte.

En vingt ans, il n'avait pas manqué sa classe une seule fois. M. le Gouverneur général Laferrière passant à Cherchell, un banquet fut organisé et M. Dominique qui y assista, s'échappait discrètement, vers un

heure et demie pour rejoindre sa classe où nul ne comptait le revoir l'après-midi. On peut sourire de ces types de vieux directeurs d'une exactitude de chef de gare, s'occupant de tout dans l'école sans souci des initiatives des autres, attachés plus qu'il ne semble raisonnable à certaines « marottes », mais qui donc oserait contester leur dévouement entier à cette école laïque dont ils furent les piliers dans la lutte à corps perdu contre la « concurrence » d'alors?

A Ghardaïa, il m'était réservé de connaître un homme charmant: M. Silvent. Sa bonté, on ne l'oublie pas quand, une fois, on en a éprouvé la délicatesse; et ceux qui ne l'ont pas vu de près ne peuvent pas savoir à quel point il était homme de cœur. C'est à ses qualités de cœur, jointes à une souple intelligence qu'il devait cette « situation » à laquelle n'échappait aucun de ceux qui l'approchaient dans l'intimité. Il y avait en lui deux facultés qui s'assemblent rarement: il voyait toutes choses d'un regard clair et les analysait promptement; en même temps, il en était ému à la manière d'un enfant.

M. Silvent aimait les Indigènes d'un amour sincère et traduisait en actes quotidiens son inépuisable bonté. Que de teigneux et d'ophtalmiques furent guéris par ses soins persévérants! J'en pourrais dire long sur son infinie bonté; mais que dire de sa culture!

Cet homme, au cerveau encyclopédique, faisait l'admiration de ceux qui, il y a trente-cinq ans, échouaient dans ce Sud perdu: philosophie et théologie, botanique et géologie du Sahara, littérature et médecine et langue arabe, il avait tout appris, il avait tout retenu. Un tel homme exerçait sur notre jeune ignorance un ascendant moral considérable. Au sens profond du mot, il fut un pionnier de l'idée française. Et ce qui couronne son œuvre, c'est ce rayon de poésie tombé du soleil du désert sur le sable qui recouvre sa tombe.

Plus tard, je rencontrai, à Bougie, M. Godin, directeur redouté. De fait, M. Godin, ancien officier de 1870, très strict quant au service, intimidait bien un peu. Mais quelle erreur de n'avoir vu en lui qu'un impitoyable censeur!

Très averti en matière d'enseignement, jugeant sainement des choses et des gens, d'un esprit critique et caustique à la fois, c'était un chef, d'ailleurs aimable avec qui « faisait son métier ». Rien ne le contrariait plus que d'apprendre au dehors les incidents de l'école: il estimait qu'il ne devait rien ignorer de la vie intérieure de son établissement. Une manière de concevoir l'autorité, voilà ce que j'appris de lui.

Mon dernier directeur fut M. Llopis avec qui j'ouvris, en 1910, l'Ecole Principale d'Indigènes de Bougie. M. Llopis, la conscience professionnelle faite homme! Et quelle hauteur morale? Sa loyauté, sa droiture, son dévouement total, absolu au devoir imposaient le respect. Le devoir, sa conscience le concevait, sa volonté l'acceptait, son intelligence l'accomplissait. Et quand sa santé lui laissa concevoir des doutes sur la façon dont il pourrait remplir sa tâche, il se retira.

Je demeure l'obligé de M. Llopis qui